



Hommage national à Maryse Condé

**Lecture d'extrait de texte « L'abominable institution »,
préface de Maryse Condé, écrivain**

**Par Aissata Seck,
Directrice de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage**

**A la Bibliothèque Nationale de France
Le 15 avril 2024**

Guadeloupéenne, appartenant à une famille d' « un noir bon teint », selon l'expression antillaise, jusqu'à la fin de mon adolescence, je n'avais malgré cela pratiquement jamais entendu parler de l'esclavage. L'Afrique n'était pas mieux lotie. Elle figurait dans mon imaginaire sous la forme d'un dessin tiré d'un album illustré représentant un homme coiffé d'un fez rouge et tenant entre ses mains un énorme Coran et assis sur un petit tapis. Ce dessin était intitulé Marabout mandingue. Curieusement l'homme ressemblait beaucoup à mon père. Aussi j'en fis un objet littéraire que j'utilisai dans mon premier roman Heremakhonon (1976).

Cette ignorance ne doit ni surprendre, ni choquer. La génération à laquelle appartenait mes parents était celle de parfaits colonisés, je veux dire qu'elle avait intégré tous les mythes et toutes les contre-vérités de l'Europe. Mes parents étaient convaincus que leurs ancêtres avaient « mérite » esclavage à cause de leur sauvagerie, de leur barbarie et de leur laideur. Ils portaient en eux, cachée sous les grands airs qu'ils se donnaient, la honte, plaie inguérissable. C'est ainsi que j'explique a posteriori le regard mélancolique de ma mère.

Il me fallut attendre d'arriver à Paris comme étudiante, à la fin des années cinquante, pour que tout change. Alors, je devins l'inséparable d'une camarade de classe dont le père fort connu était professeur d'histoire à la Sorbonne et qui entreprit de faire mon éducation. Une fois la semaine, nous nous asseyions dans son bureau frais et sombre comme une catacombe et devant mes yeux stupéfiés, il déroulait le monde. J'appris que celui-ci se divisait en deux camps et que les miens avaient fait partie de celui des victimes.

À quelque temps de là, je traduisis avec Richard Philcox le livre clef d'Eric Williams Capitalisme et Esclavage. Des années plus tard, quand Christian Paul, secrétaire d'État chargé de l'Outremer dans le gouvernement Jospin, me demanda de présider le Comité pour la Mémoire de l'esclavage, créé après la loi Taubira (2001), j'acceptai avec enthousiasme car j'avais l'impression de réparer l'inaction de mes parents.

Parler de l'esclavage n'est pas chose aisée. Pour certains, il fut une voie royale où se pressaient têtes couronnées, ministres favoris, hommes d'Église, négociants, aventuriers, marins. Il générait des fortunes considérables tant publiques que privées. Les façades des hôtels particuliers de la ville de Nantes en font foi. En même temps, dès sa naissance, « l'institution abominable » fut critiquée et violemment dénoncée.

En France, les premiers à la démolir furent les philosophes: Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et les encyclopédistes : Diderot et d'Alembert. Fait important, l'esclavage suscita contre lui l'union sacrée des intellectuels et des artistes.

Le plus beau texte publié contre l'esclavage est un poème d'Aimé Césaire : Cahier d'un retour au pays natal. Aimé Césaire, on le sait, fut le premier à revendiquer l'ancêtre africain. Le Cahier en effet se termine par une ode d'une extrême beauté et qui exalte les cœurs.

Écoutons-la ensemble :

« La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté.

Et elle est debout la négraille.

La négraille assise

Inattendument debout

Debout dans la cale

Debout dans les cabines

Debout sur le pont

Debout dans le vent

Debout sous le soleil

Debout dans le sang

Debout et libre.»